



Ukiyo-e est la première création de Sidi Larbi Cherkaoui à la tête du Ballet du Grand Théâtre de Genève. Ici, une répétition du spectacle. GREGORY BATARON

Contre le racisme et l'homophobie, le danseur et chorégraphe belgo-marocain loue la diversité. A Genève, il dirige désormais le Ballet du Grand Théâtre, où il crée *Ukiyo-e*, à voir dès samedi. Rencontre

SIDI LARBI CHERKAOUI, EN MOUVEMENT

Genève

Le Courrier
1211 Genève 8
022/ 809 55 66
<https://lecourrier.ch/>

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 7'144
Parution: 5x/semaine



Page: 23
Surface: 207'475 mm²

Ordre: 1094163
N° de thème: 833.015

Référence: 86288712
Coupage Page: 2/5

PROPOS RECUEILLIS PAR

CÉCILE DALLA TORRE

Danse ▶ Sidi Larbi Cherkaoui a pris la direction du Ballet du Grand Théâtre de Genève il y a quelques mois à peine et il s'y sent bien. L'ex-directeur, Philippe Cohen, décédé en juillet peu de temps après son départ à la retraite au terme de dix-neuf ans de carrière, avait balisé le terrain. Quittant sa ville natale, Anvers, où il dirigeait le Ballet royal, le danseur et chorégraphe belgo-marocain tourne une nouvelle page d'une trajectoire exceptionnelle, en dépit des murs homophobes et racistes auxquels il s'est parfois heurté. Depuis les coulisses de la maison genevoise, l'ancien danseur des Ballets C de la B d'Alain Platel accorde au *Courrier* un entretien généreux, dévoilant ses aspirations pour la danse contemporaine, reflet de notre société.

Ses collaborations artistiques s'étendent bien au-delà des murs de l'opéra genevois, lui qui y invitera bientôt les moines Shaolin auprès de qui il avait trouvé refuge en Chine. Qu'il chorégraphie *Starmania*, joué à Paris avant Genève, ou qu'il fasse danser Beyoncé dans ses clips, Sidi Larbi Cherkaoui a l'art et le goût du décloisonnement. Pour l'heure, le chorégraphe, parmi les plus réputés de sa génération, revient sur sa première création de la saison. Entre résilience et apaisement, *Ukiyo-e* partagera l'affiche dès samedi avec *Skid*, de Damien Jalet. Un diptyque, baptisé *Mondes flottants*, inspiré par le Japon. Rencontre avec un artiste toujours en mouvement.

Vous avez quitté la direction du Ballet de Flandres pour celle du Ballet du Grand Théâtre. Comment la rencontre s'est-elle faite?

Sidi Larbi Cherkaoui: Après avoir dirigé le Ballet de Flandres pendant sept ans, j'effectue un peu un retour aux sources aujourd'hui. Le Ballet du Grand Théâtre, dirigé par Philippe Cohen, est l'une des premières compagnies de répertoire qui m'avait invité en tant que chorégraphe, en 2005, avec *Loin*. J'avais commencé ma carrière comme danseur contemporain chez Alain Platel, avant de créer mes propres chorégraphies en travaillant avec des artistes à la fois proches et très divers. La diversité est ce qui revêt le plus d'importance. Elle permet l'expression de tous les points de vue. Elle est en vogue au-

jourd'hui, ce qui n'était pas le cas à mes débuts il y a vingt-deux ans... Philippe Cohen avait eu envie que je travaille avec ses danseurs, plus ou moins de ma génération, avec lesquels il existait une proximité naturelle. Beaucoup d'entre eux sont restés dans le monde de la danse et sont devenus des amis de longue date.

Vous arrivez donc à Genève en terrain connu?

Oui, d'autant qu'Aviel Khan a dirigé pendant dix ans l'Opéra de Flandres. Nous avons été collègues durant cinq ans à Anvers. Nous sommes des têtes dures, mais nous nous respectons beaucoup. Philippe Cohen m'a transmis sa compagnie, son savoir, avec générosité. C'était un retour aux sources qui fait beaucoup de bien, même si je suis profondément triste qu'il ne soit plus parmi nous. Son absence donne une autre énergie à cette ouverture de saison. Quelque chose de nouveau se produit et, en même temps, cela donne une forte conscience de la réalité et de la fragilité des

choses. C'est un moment très particulier, où toutes les émotions sont là.

Dans quel état d'esprit avez-vous commencé à travailler avec les danseur-euses du Ballet?

En début de saison, nous avons présenté deux spectacles à La Bâtie, *Noctic* et *Faun*. Deux pièces que j'avais créées il y a plusieurs années. Ça m'a beaucoup plu d'emporter les danseur-euses dans le langage chorégraphique, sans aborder tout de suite la création. Aujourd'hui, ils me témoignent une grande confiance à partager mon univers et créer avec moi, dans une forme d'alchimie.

Vous créez *Ukiyo-e* avec eux. Ce programme en deux parties s'articule autour du Japon. En quoi les deux pièces sont-elles complémentaires?

Les danseurs reprennent *Skid* de Damien Jalet, en première partie. Son univers est proche de la science-fiction et des arts plastiques. Comme une peinture en mouvement, avec des corps qui évoluent ...

... jusqu'à l'extrême, comme si les quatre éléments étaient présents. La pièce est connectée à une forme de nature. Elle est inspirée d'un rituel qui a lieu tous les six ans au Japon. De jeunes hommes descendent de la montagne sur de grands troncs d'arbres. Une sorte de glissade très dangereuse. Damien Jalet part souvent de rites d'initiation pour emporter le public vers des spectacles à la fois futuristes et archaïques. Aux Ballets de Flandres, j'ai programmé environ trente-cinq chorégraphes en sept ans, mais je ne l'avais jamais invité. Ici, les danseurs étaient prêts à jouer le

Genève

Le Courrier
1211 Genève 8
022/ 809 55 66
<https://lecourrier.ch/>

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 7'144
Parution: 5x/semaine



Page: 23
Surface: 207'475 mm²

Ordre: 1094163
N° de thème: 833.015
Référence: 86288712
Coupage Page: 3/5



«La diversité est ce qui revêt le plus d'importance»

Sidi Larbi Cherkaoui

jeu de la physicalité à ses côtés.

«J'ai envie d'emmener les danseur·euses dans le XXI^e siècle»

Sidi Larbi Cherkaoui

Quels sont vos projets pour le Ballet de Genève? Vous disiez vouloir travailler dans une forme de continuité, vous qui vous situez entre néoclassicisme et contemporain.

J'ai envie de faire ce que je n'ai pas réalisé en Flandres: emmener les danseurs dans le XXI^e siècle. J'y avais d'abord travaillé avec des Russes comme Yuri Grigorovich, un chorégraphe incroyable, qui a aujourd'hui plus de 90 ans. Avant d'inviter Jean-Christophe Maillot, au style néoclassique axé sur une narration plutôt

moderne, dont j'aimais beaucoup le *Faust*. J'avais également programmé la *Giselle* d'Akram Khan, *Concert Arias* d'Anne Teresa De Keersmaecker ou *Futur proche* de Jan Martens. Nous avons parcouru toute une trajectoire de la danse classique ou néoclassique, à travers William Forsythe, vers Ohad Naharin ou Hofesh Shechter. La continuité, c'est d'aller vers une danse beaucoup plus contemporaine. Pour moi, c'est le futur.

Qu'est-ce que la danse véhicule?

On a le sentiment que la société se réveille. Il y a des choses à dire aujourd'hui sur l'idée d'être un homme, une femme ou d'être non-binaire. En tant qu'arabe et homosexuel, je pense que les préjugés racistes, le sexisme, l'homophobie peuvent être abordés à travers l'art. A Genève, la compagnie possède un côté non genré, elle est fière d'être multiple, diverse, inclusive. C'est aussi l'une des raisons pour lesquelles je suis venu ici. Le Covid m'a incité à saisir pleinement les occasions.

Quelles sont vos aspirations?

Les disciplines peuvent s'inspirer les unes les autres. Dans un monde de migrations, je défends le fait de travailler avec des artistes internationaux alors que les frontières sont en train de se cloisonner. L'idée est de pouvoir collaborer avec des plasticiens actifs entre l'Asie et l'Europe. Ces artistes sont ouverts à la confrontation avec les danseurs. Nous allons inviter les moines de Shaolin avec qui j'ai créé la pièce *Sutra*, associés au sculpteur Antony Gormley. Le chorégraphe français d'origine marocaine Fouad Boussouf créera un nouveau spectacle pour la compagnie en 2023, en

collaboration avec le plasticien suisse Ugo Rondinone.

Le décroissement est intrinsèque à votre histoire.

Travailler à la frontière entre les disciplines fait sens. La question pour moi est d'exister tous les jours sur cette frontière. Etant marocain et belge, danseur et chorégraphe, je suis sensible à ces questions. C'est aussi la situation de Genève, ville proche de l'Italie et de la France. On sent de vrais liens.

Pourquoi Genève?

J'ai choisi d'aller là où je sentais qu'on me donnait de l'espace. En Flandres, j'avais malgré tout le sentiment qu'il existait un plafond de verre. J'y suis né mais je m'y sentais traité comme un étranger, je devais me prouver des choses. Après le Covid, j'ai voulu me rendre là où il y avait de l'amour. A 46 ans, me trouver dans un lieu où le travail est vu objectivement fait du bien.

En Chine ou au Japon, j'ai vécu des situations difficiles, l'enfance n'a pas non plus été simple. J'ai eu besoin de ces sept années à la direction du ballet royal pour apprendre à communiquer ma vérité. Et savoir à quel moment dire non. On a parfois tendance à simplifier ma vie, comme si tout m'était donné. J'ai parcouru un long chemin pour arriver à diriger un ballet en tant que Marocain et homosexuel. Ce n'était pas mon ambition, qui était d'être chorégraphe.

Votre expérience de chorégraphe est précieuse dans l'acte de transmission.

J'ai dirigé le festival de danse *Equilibrio* à Rome pendant cinq ans, avant le Ballet de Flandres. Cette expérience dans la programmation de pièces m'a

Genève

Le Courrier
1211 Genève 8
022/ 809 55 66
<https://lecourrier.ch/>

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 7'144
Parution: 5x/semaine



Page: 23
Surface: 207'475 mm²

Ordre: 1094163
N° de thème: 833.015
Référence: 86288712
Coupage Page: 4/5

beaucoup aidé à travailler au Ballet de Flandres. A Genève, je suis content de diriger la compagnie, qui compte 21 danseur·euses, contre 45 à Anvers. C'est plus intime, tout le monde y est essentiel. Comme nous n'avons que deux programmes de danse par année, la compagnie peut se produire hors les murs et dans le cadre de tournées. Nous allons développer des collaborations.

A quels types de collaborations pensez-vous?

L'idée est aussi de travailler davantage avec les autres maisons, comme l'Association pour la danse contemporaine. Nous avons démarré avec le Festival de la Bâtie. Les danseurs sont assez connectés, le fait de travailler avec l'Usine ou d'autres espaces les rend heureux. Ils ne sont pas dans une tour d'ivoire.

«A Genève, la compagnie est fière d'être multiple, diverse, inclusive»

Sidi Larbi Cherkaoui

Les artistes non-binaires et les artistes femmes ne sont-ils et elles pas mieux représentés aujourd'hui au Grand Théâtre?

Mon regret est de ne pas avoir pu inviter de chorégraphes féminines cette année. En Flandres, j'en avais invité beaucoup. Il me semble d'ailleurs que l'on n'a pas assez donné de place aux femmes dans le champ classique. C'est fascinant de voir que beaucoup de chorégraphes femmes n'ont pas été

classées selon les canons de la danse classique. Pina Bausch a été identifiée dans le Tanztheater ou danse-théâtre, qui me paraît pourtant être une suite très intuitive et logique du ballet classique. Martha Graham a été vue comme moderne, mais ses ports de bras sont une autre manière de regarder des poses classiques. Le classique, c'est justement *Le Sacre du Printemps* de Pina ou *Chronicle* de Graham, qui possèdent une valeur historique, et même politique. Martha Graham a créé cette pièce contre la montée du fascisme.

Quelle est votre vision en tant que directeur de ballet?

Cette année, nous ne travaillons pas sur des opéras ballets mais sur des ballets. Il y a pourtant davantage à raconter avec le narratif de l'opéra ballet, plus épique. Aviel Khan a conscience que nous avons l'obligation de refléter la société. L'idée est aussi d'ôter la peur de ne pas comprendre la danse. Il faut venir sans aucun préjugé, le cœur ouvert. Qu'est-ce qu'un spectacle raconte? C'est subjectif.

Quelles rencontres artistiques vous ont marqué en particulier?

Avec Damien Jalet et Marina Abramovic, nous avons créé *Peléas et Mélisande*, mais à l'écran, durant le Covid. Je crée aussi des chorégraphies pour Beyonce. Dans la musique, être noire et pro LGBTQ+, et être populaire, implique une grande force. Beyonce est brillante, j'aime faire partie de son équipe. J'ai aussi chorégraphié une comédie musicale d'Alanis Morissette sur le thème d'une famille dysfonctionnelle.

Qu'en avez-vous tiré?

J'ai beaucoup appris en travail-

lant aux côtés d'Alanis Morissette. J'essaie de me mettre au service d'autres artistes, souvent des femmes. C'est à notre tour, dans des positions de pouvoir, d'être à l'écoute et de changer la donne. Nous créons des microsociétés avec les danseurs. C'est un acte politique. Il faut engendrer de belles choses pour le plus de gens possible. L'une des raisons pour lesquelles je travaille dans la pop est aussi d'attirer d'autres publics. Il y a des gens qui ne me connaissent que par mon travail avec Beyonce et qui viendront voir mes spectacles précisément pour cette raison.

«Rester dans un seul registre m'éteindrait»

Sidi Larbi Cherkaoui

Vous avez également remis *Starmania* au goût du jour, quarante ans après la création de cet opéra rock mythique?

La première a eu lieu le 8 novembre à Paris. Luc Plamondon avait vu mon travail en 2013 et m'avait demandé si j'étais ouvert à l'idée de faire partie de l'équipe artistique de *Starmania*, et si je connaissais la pièce. Bien sûr que je connaissais *Starmania*! J'ai grandi avec cette musique. Quand j'étais jeune, je me reconnaissais dans la chanson de Ziggy, un garçon pas comme les autres.

Vous y avez chorégraphié le travail des danseurs et chanteurs. Thomas Jolly en a signé la mise en scène. Qu'a-t-il apporté?

On connaît les personnages de *Starmania*, mais on en connaît

moins l'aspect shakespearien. Thomas Jolly a su clarifier la trajectoire de chaque personnage.

Les perspectives multiples, c'est ce qui vous caractérise.
J'ai eu beaucoup de chances de

travailler dans des domaines différents. C'est pour moi la seule manière de survivre. Rester dans un seul registre m'éteindrait. Il est important de continuer à travailler pour les autres. C'est une illusion de penser qu'on doit tout faire pour soi-même. |



Ukiyo-e, qui signifie «images des mondes flottants», est inspiré par la culture japonaise, dans laquelle s'est immergé l'artiste. GREGORY BATARDON